

plus complet, et, au moral comme au physique, ils semblaient totalement abrutis. Le clergé exerçait sur eux une influence considérable, mais il ne s'était jamais préoccupé, il faut le reconnaître, de relever leur niveau moral, et de la religion chrétienne, ces pauvres diables ne connaissaient que les pratiques extérieures, auxquelles ils étaient, par exemple, complètement asservis. Au fond, ils étaient restés des idolâtres. Seulement, au lieu d'adorer les idoles informes d'autrefois, ils adoraient des statues de l'Enfant Jésus et de la Vierge, auxquelles ils reconnaissaient un pouvoir surnaturel.

Nous restâmes là longtemps, piétinant sur place, dans l'inaction et l'impuissance. Le gros matériel destiné au siège de Puebla était encore à la Vera-Cruz, et nul ne pouvait prédire quand il parviendrait sur le plateau de l'Anahuac. L'absence du commandant en chef arrêtait toutes les opérations, car le général Forey, qui maintenait en bride ses lieutenants, aurait trouvé fort mauvais qu'ils se permissent le moindre fait de guerre, en dehors de sa direction et de sa surveillance. On s'ennuyait donc ferme, et nos jeunes officiers n'avaient même pas la ressource, toujours appréciable en pareil cas, de rechercher auprès de Vénus les consolations que Mars leur refusait momentanément ; car toutes ces Indiennes étaient fort peu attrayantes, et il n'était même pas prudent de goûter auprès d'elles les charmes de l'amour partagé.

Je rencontrai, par le plus grand des hasards, à Guetchetolac, un de mes anciens camarades d'Afrique, nommé Budin, dont j'avais fait la connaissance à Oran, alors qu'il était sous-officier d'infanterie et secrétaire du chef d'état-major, et alors que j'étais moi-même maréchal des logis de spahis. A l'expiration de son congé, Budin entra comme petit employé aux Finances. Il y fit son chemin, puisque, à la campagne d'Italie, il

était payeur général de l'armée. L'Empereur, satisfait de ses services, le récompensa par une recette générale. Puis, dans ses illusions, il lui confia la mission de réorganiser les finances du Mexique.

Budin était donc à notre cantonnement, suivant philosophiquement l'armée, cherchant à s'instruire et à voir clair dans ce chaos qu'on appelait « la Dette mexicaine ». Il remplissait des fonctions plus illusoire encore que celles de mon cuisinier Dargenson : les fonctions de ministre des finances *in partibus* de notre future conquête. Il avait pour compagnon de route un négociant français, M. Toscan, possesseur d'une grande maison de commerce à Mexico, et qui, comme tous nos nationaux établis au Mexique, était résigné aux fantaisies du fisc local, nous avait vus arriver sans enthousiasme, et n'approuvait guère notre intervention qu'à cause des profits qu'il en espérait.

Cependant, janvier finissait. Le matériel de siège commençait à atteindre Orizaba. Une batterie de 12 de réserve avait même paru sur le plateau de l'Anahuac. Le moment arrivait où l'on allait pouvoir remuer, et certes il était temps, car une plus longue inaction aurait fini par démoraliser l'armée. Les officiers ne comprenaient plus rien aux tergiversations du commandant en chef, qui restait à Orizaba pour donner à son chef d'état-major le temps de se guérir d'une fracture de la jambe, et leurs dispositions frondeuses se répercutaient, en s'aggravant, sur leurs hommes. Les Mexicains, parfaitement au courant de la situation, l'exploitaient. Leur gouvernement nous inondait de proclamations où il affirmait ses sympathies pour la France, son admiration pour l'armée. « L'Empereur était trompé, disait-il, autrement jamais Napoléon III n'attenterait à l'indépendance d'un peuple, pour lui imposer un gouvernement abhorré. »

Déjà, surtout dans les régiments arrivés les premiers,

on signalait quelques désertions. Elles avaient l'avantage de débarrasser l'armée de ses plus mauvais soldats, et de rejeter hors de ses rangs des hommes qui n'étaient pas dignes d'y figurer. Mais il n'aurait pas fallu, cependant, que cela durât trop longtemps, car, après les mauvais sujets, les médiocres s'en seraient allés. Aussi voyait-on arriver avec joie le moment où l'on n'aurait plus de relations avec l'ennemi qu'à coups de canon.

En poussant tout son monde en avant, le général Forey ne s'était pas inquiété de savoir si les troupes destinées à marcher ensemble étaient bien les unes à côté des autres, et si elles avaient toutes leurs chefs naturels. Maintenant que le corps expéditionnaire avait grimpé et se développait sur le haut plateau, avant de l'emmener sous les murs de Puebla, dont aucun obstacle ne le séparait plus, il fallait tout remettre en ordre et tout reconstituer. Il fallait surtout répartir à nouveau la brigade de cavalerie du général de Mirandol, dont les éléments étaient épars de tous les côtés. Le général en chef commença par garder, pour le service du quartier général, un escadron du 5^e de hussards, commandé par le capitaine Barbut, celui dont j'ai déjà raconté l'histoire après le désastre de Sidi-Brahim, alors que, maréchal des logis chef et prisonnier des Arabes, il échappa au massacre ordonné par Abd-el-Kader, grâce à son double galon qui le fit prendre pour un officier. Je l'ai retrouvé, bien plus tard, à Tours où il a pris sa retraite comme colonel de dragons, en 1875. Puis chacun des deux régiments de la brigade fut attribué à l'une des deux divisions d'infanterie. Le premier régiment de marche, colonel de Brémond d'Ars, resta à la division Douay, et je passai, avec le second régiment de marche, sous les ordres du général Bazaine, qui disposait déjà d'un des escadrons du 12^e de chasseurs, avec le lieutenant-colonel Margueritte. Le deuxième escadron des chasseurs arrivait d'Orizaba, avec le com-

mandant Carrelet, et ainsi mon régiment se trouvait complété.

Rationnelle à première vue, puisqu'elle donnait à chaque moitié de l'armée une force égale de cavalerie, cette organisation était en réalité défectueuse. Réunis, en un jour de bataille, nos huit escadrons eussent été irrésistibles. Les séparer en deux, c'était diminuer de moitié leur influence sur le combat. Et puis, avec lequel des deux régiments marcherait le général de brigade qui n'avait plus de rôle personnel? Le général de Mirandol demanda et obtint de venir à la division Bazaine. Il n'avait pas fait bon ménage avec le général Douay, qui était brigadier, comme lui, quoique commandant la deuxième division, qui avait le commandement net et brusque. De Mirandol, aigri par les souffrances de sa captivité, chétif, original, entêté, prêtant quelquefois à rire par une tenue négligée, ne pouvait pas sympathiser avec son camarade, plein de force et de santé, fastueux et rude. D'ailleurs, le général Douay ne fit rien pour le retenir. Il pensait qu'un colonel était plus que suffisant pour commander les quatre escadrons qui lui restaient. Quant à moi, je n'étais pas fâché d'être en sous-ordre derrière le général de Mirandol, car je l'aimais, je le connaissais, et je savais qu'au feu, cette âme devenait un foyer intense de force morale, dont je profiterais comme les autres. Mais la véritable victime de cette combinaison fut le pauvre Margueritte, qui, indépendant ou à peu près jusque-là, passait à la troisième place, après avoir espéré qu'on formerait pour lui un troisième régiment de marche, éventualité qui ne se réalisa que plus tard, et dont il ne profita pas.

Pour rejoindre la division Bazaine, qui, de Perrotte où elle avait séjourné longtemps, se dirigeait sur Nopaluca, nous dûmes rétrograder, revenir d'abord à Palmar et ensuite à San-Andrés. C'était bien la plus

Luz
 jolie petite ville que j'eusse encore vue au Mexique. Elle était bâtie sur le modèle des autres, mais mieux entretenue et pleine de jolies maisons, en outre, habitée par des créoles, c'est-à-dire par des Espagnols nés dans le pays, et très sympathiques à l'intervention française. Ses environs avaient été, au commencement de l'occupation, le théâtre d'un court mais brillant combat, où un escadron du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, sous les ordres du commandant Jamin du Fresnay, avait décidé le succès par une charge vigoureuse. Aucune famille n'avait émigré, et non seulement nos troupes avaient été bien reçues, mais il n'était bruit que de trois bals échangés par les officiers, la municipalité et la société, pour témoigner du plaisir qu'on avait à s'être rencontrés. C'est très caractéristique, car, partout ailleurs, la société mexicaine se tenait sur la réserve.

Nous partîmes de San-Andrès, avant quatre heures du matin, par un froid sibérien. Nous avions tous la barbe et les moustaches garnies de glaçons produits par la congélation de notre haleine, comme les grognards de la retraite de Moscou. Cet abaissement extraordinaire de la température est commun dans cette partie du Mexique, car, tant qu'il n'a pas été réchauffé par les rayons du soleil, l'air, qui a caressé les neiges éternelles du pic d'Orizaba et des sommets de la Cordillère, arrive glacé. Et, sur les hauts plateaux qui constituent les Terres-Froides, en plein midi, il suffit de passer du soleil à l'ombre pour contracter un refroidissement souvent fort dangereux.

Le 10 février, de très bonne heure, nous trouvâmes à l'hacienda de don José Orlando le général Bazaine, assez inquiet. Il avait laissé derrière lui un grand convoi de bagages, et on venait de lui apprendre que ce convoi aurait affaire à des guérillas mexicaines. Le 11, le général nous fit repartir pour une hacienda appelée El Ojo de Agua (l'œil de l'eau), où nous laissâmes nos

bagages pour faire, à la légère, une grande reconnaissance sur la route de Perrotte. Nous ne vîmes rien. En chemin, nous avons été rejoints par le 3^e de zouaves et une batterie de campagne. Il était minuit passé quand nous rentrâmes à notre hacienda.

Le 12, dans la matinée, nouvelle reconnaissance. A 11 heures, on nous signala le convoi dans le lointain. Il était assailli par deux régiments de cavalerie mexicaine, et le bataillon d'infanterie, qui l'escortait, s'était mis en état de défense. Laissant les zouaves et l'artillerie derrière lui, le général de Mirandol fit prendre à mes deux escadrons de chasseurs d'Afrique le grand trot que nous soutînmes pendant quatre lieues. A notre approche, les Mexicains lâchèrent le convoi. Nous filions, enveloppés d'un nuage de poussière qui cachait nos uniformes, de sorte que, en nous voyant arriver, le bataillon d'infanterie qui défendait le convoi ouvrit sur nous un feu très vif. Nous entendîmes siffler sur nos têtes des balles françaises qui, heureusement, ne nous atteignirent pas. L'officier qui commandait le premier peloton, déployé en fourrageurs, eut la présence d'esprit de s'arrêter, afin de laisser tomber la poussière, et d'envoyer en avant un sous-officier, accompagné d'un trompette, qui sonna des demi-appels pour faire cesser le feu. L'erreur reconnue, nous reprîmes notre marche. Les Mexicains n'étaient pas encore assez loin pour que nous ne pussions les atteindre, grâce à la supériorité des allures de nos chevaux arabes. Ils commirent, d'ailleurs, la faute de faire halte pour essayer de nous arrêter nous-mêmes par le feu de leurs carabines, et là nous eûmes, encore une fois, la preuve de l'inefficacité du tir à cheval, car cette manœuvre perdit les Mexicains, en nous donnant le temps de les aborder impétueusement. Ils furent mis en pleine déroute et se sauvèrent, laissant sur le terrain des hommes, des chevaux et quantité de lances

12-11-63

Juzo a caballo
 charge

inoffensives. Nous rentrâmes, à dix heures du soir, à Ojo de Agua, ayant fait vingt lieues dans la journée, sans compter la course de la veille. Mais nous ramenions, intact, le convoi, et c'était l'essentiel. Le général Bazaine adressa au commandant en chef, sur ce petit combat, un rapport très élogieux pour mes deux escadrons. D'ailleurs, le général Forey ne ménagea jamais à la cavalerie, dans ses ordres du jour, les témoignages de sa satisfaction pour les services considérables qu'elle lui rendit.

Le 13, il fallut se reposer. Nous avions deux chevaux morts de fatigue et quatre fourbus. Et c'était bien peu, après deux journées pareilles. Le 14, nous rejoignîmes le général de division, qui avait établi son quartier à Nopaluca, gros village n'offrant que de maigres ressources, et reparti ses forces dans les haciendas des environs. J'eus pour mes deux escadrons de chasseurs d'Afrique l'hacienda de San-Juan-Bautista, que je partageai avec le 7^e bataillon de chasseurs à pied.

Le général de Mirandol s'était établi non loin de là, dans l'hacienda de San-Antonio de Tamaris, avec mes deux autres escadrons du 12^e de chasseurs et les deux bataillons du 3^e de zouaves.

Je passai là un bon mois qui ne fut pas d'une gaieté folle. Je vivais absolument seul, car je n'ai jamais recherché la popularité, et, comme colonel, je n'étais pas très commode. Très fier de mon régiment, très désireux de maintenir le bon renom qu'il s'était acquis en Afrique, j'exigeais, avec la dernière inflexibilité, que la tenue fût aussi belle, aussi soignée, aussi réglementaire en campagne qu'en garnison. Je n'admettais aucune tolérance, aucune défaillance sur ce point. Je me souvenais que, la veille d'Austerlitz, lorsque Napoléon alla visiter ses troupes, bivouaquant sur la neige, il les trouva astiquant les boutons rassemblés dans la « patience » et soufflant sur les plumets, sortis de leurs gaines, pour

qu'ils fussent le lendemain frais et épanouis. Et je me disais que peut-être ces plumets avaient pesé d'un grand poids dans la victoire. Aussi, chez moi, les aciers, les cuivres brillaient comme des sous neufs, et on se serait miré dans les basanes et dans le sabot des chevaux. Tous les jours, nous fournissions un piquet de huit hommes, commandés par un maréchal des logis, au quartier général. J'allais l'inspecter moi-même et je ne le laissais partir que lorsqu'il avait l'air de sortir d'une boîte. On avait pensé au régiment que cette rigueur ne tiendrait pas contre quelques jours de campagne ; mais, comme je ne m'en suis jamais départi, il a bien fallu se soumettre ; seulement je passais pour plus raide et plus sec que je ne le suis en réalité, et dans les commencements, il y avait parmi mes officiers beaucoup de préventions contre un chef auquel j'espère que, depuis, ils ont dû rendre justice, en voyant qu'il était l'ennemi de toute coterie, et en voyant aussi les nombreuses récompenses dont a été favorisée cette troupe modèle, et qu'elle devait non seulement à son courage et à sa discipline, mais encore à la chaleur et à l'impartialité avec lesquelles ce chef sut faire valoir les droits de chacun.

Ma seule distraction était d'aller, de temps à autre, à l'hacienda de Tamaris, où j'avais de bons amis, et où les zouaves, toujours ingénieux et toujours gais, avaient organisé un théâtre. On y chantait la chansonnette comique, la romance sentimentale. On y enlevait lestement des saynètes, des vaudevilles et des petites opérettes, et c'était plaisir de voir la verve, l'entrain, la bonne humeur de tous ces braves gens, qui allaient se comporter comme des héros, à ce siège de Puebla, qui rappela par plus d'un côté le fameux siège de Saragosse, en 1808. Il fallait cela pour entretenir le moral du soldat, car le général Forey ne paraissait toujours pas. Il ne venait même pas visiter ses

troupes dans leurs cantonnements, et restait toujours à Orizaba, avec une persistance qui prêtait à une foule de commentaires désobligeants. Les désertions recommençaient, et même quelques sous-officiers disparaissaient. Le général Forey s'en émut assez pour adresser à son armée plusieurs ordres du jour, dans lesquels il la mettait en garde contre les proclamations mensongères des libéraux, flétrissait en termes énergiques le crime du soldat qui abandonne son drapeau devant l'ennemi « et se condamne lui-même, disait-il, à mener désormais une vie misérable et déshonorée, même chez ceux pour lesquels il a trahi son devoir ».

Quelques reconnaissances dans la direction de Puebla, avec des troupes de toutes armes, vinrent seules rompre la monotonie de ce long mois d'attente. Il y eut aussi, à mon hacienda, une grande fête militaire, à la suite du remplacement du 7^e bataillon de chasseurs à pied par un bataillon du 3^e de zouaves. Il régnait depuis leur formation, entre le 3^e de chasseurs d'Afrique et le 3^e de zouaves, une grande confraternité d'armes. Mangin et moi, nous mettions tous nos soins à la cultiver, et cet excellent esprit militaire porta ses fruits, dans maintes circonstances où ces deux troupes d'élite se montrèrent toujours disposées à se prêter un mutuel appui, au moment du danger. Le théâtre des zouaves se transporta chez moi, et vint égayer nos longues soirées, avec les meilleures pièces de son répertoire.

Ce fut dans ces réunions du soir que je fis la connaissance du général Marquez, dont la petite armée auxiliaire campait non loin de nous, à Ixtinguo, au pied d'une montagne : le Malinche, dont le nom rappelle la poétique légende de cette jeune Indienne qui se donna corps et âme à Fernand Cortez et l'aida à conquérir l'empire de Montézuma. Cette armée, dont le recrutement avait fort occupé le général Forey, comptait

environ deux mille hommes dans le rang, et quoique, suivant les mœurs militaires en honneur dans l'Amérique du Sud, elle eût, pour ainsi dire, plus de généraux, de colonels et d'officiers que de soldats, ses cadres étaient insuffisants, son administration nulle, ses habitudes en contradiction formelle avec les nôtres, et sa fidélité plus que douteuse. Elle offrait beaucoup d'analogie avec celle que le roi Joseph s'efforça de recruter en Espagne. C'était pitié de voir, dans les marches, cette troupe, composée en majeure partie de cavaliers, mal habillés, mal équipés, d'aspect minable, et suivie par une troupe presque aussi nombreuse de femmes, presque toutes à cheval, elles aussi, qui, arrivées au camp, étaient chargées de tous les soins du ménage, faisaient la cuisine, pansaient les chevaux, brossaient les habits de leurs seigneurs et maîtres, dont les visages rébarbatifs s'environnaient des nuages bleus de la cigarette.

Le général Marquez était un petit homme nerveux, sec, alerte, encore dans toute la force de l'âge. Chez lui, le type espagnol était très accusé, et sans la dureté de son regard qui éloignait la sympathie, il m'aurait rappelé de loin le général Yusuf. Lui, n'avait jamais changé de parti. Il avait toujours appartenu à celui de la réaction et en avait partagé les vicissitudes. On sait qu'il avait prêté son concours au général de Lorencez, lors du premier siège de Puebla. Il n'allait pas rendre beaucoup plus de services dans le second. Il passait pour être très brave, mais fanatique, peu intelligent et impitoyable. J'ai déjà dit qu'on l'avait surnommé le « Tigre de Tacubaya », parce qu'il avait tout détruit, tout massacré dans cette charmante petite ville, où étaient agglomérées les villas des riches habitants de Mexico. On l'appelait aussi « Leopardo », en équivoquant sur son prénom de Leonardo.

Le 8 mars, nous reçûmes les ordres de mouvement,

combat

mujeres

impatiemment attendus. Nous touchions au terme de notre inaction, la partie active de la campagne allait commencer. Le général Forey, sans plus attendre l'arrivée d'un convoi d'argent qui avait été la cause d'un dernier retard, avait définitivement quitté Orizaba, était venu se mettre à la tête de son armée, en rejoignant le quartier général de la division Douay, portée à Accacingo. Là, pour la première fois depuis son arrivée au Mexique, il tint un conseil de guerre, auquel furent convoqués les deux généraux de division, les chefs des différents services et les deux généraux mexicains Almonte et Marquez. Le général Bazaine s'abstint d'y paraître, sous prétexte que sa présence était nécessaire au milieu de ses troupes, et en réalité, pour ne pas prendre part aux résolutions qui allaient y être décidées et pouvoir réserver complètement sa liberté d'appréciation. C'était une nouvelle preuve de la duplicité dans laquelle il se maintint, depuis le commencement de la campagne jusqu'au jour où il fut parvenu à son but, qui était de supplanter le général Forey dans son commandement.

Au conseil de guerre d'Accacingo, le général en chef exposa la situation dans tous ses détails.

Il n'y avait plus d'illusions à conserver. La garnison de Puebla, forte de vingt mille hommes, commandés par un chef énergique, le général Ortega, qui avait remplacé Sarragoza, mort récemment, était décidée à défendre à outrance la place confiée à son courage et à son patriotisme. L'ennemi avait mis à profit le temps que nous lui avions laissé. Les fortifications de la place avaient été réparées et complétées. Les forts extérieurs, reliés entre eux par des ouvrages de campagne, ne pouvaient plus être enlevés que par un siège régulier, et, grâce aux églises et aux couvents, qui formaient de puissants réduits, le centre de la ville avait été converti en une citadelle redoutable. Le gouver-

nement mexicain n'était pas resté non plus inactif. Le président Juarez était venu de sa personne à Puebla. Il avait passé les troupes en revue, et, dans un noble langage, leur rappelant leur succès reconfortant de l'année précédente, il leur avait déclaré que la patrie comptait sur elles, pour sauver son indépendance et sa liberté. Puis, profitant de l'enthousiasme des populations, il avait ordonné l'incendie des récoltes, pour nous empêcher d'en user, et l'enrôlement de nouvelles recrues, destinées à former deux armées : l'une, dite de secours, confiée au général Comonfort, ancien président de la République; l'autre, réservée à la défense de Mexico, et enfin la formation de nombreuses guérillas qui devaient intercepter nos communications et nous fatiguer par des attaques incessantes.

Le général en chef, après avoir exposé l'état de l'ennemi, dressa le tableau de nos forces et de nos ressources.

L'armée destinée au siège de Puebla était forte de 26,000 hommes, y compris 2,000 Mexicains auxiliaires. Nos communications avec la côte étaient assurées par deux contre-guérillas, bien commandées, et par 4,000 hommes qui allaient bientôt pouvoir rejoindre l'armée, lorsqu'ils auraient été relevés par une brigade de réserve de 6,000 hommes, prochainement attendue.

La cavalerie, l'artillerie, le train des équipages, les services accessoires comptaient 6,000 chevaux ou mulets. Les services de l'artillerie, du génie, largement pourvus, allaient encore recevoir de nouveaux approvisionnements. Enfin, l'armée traînait avec elle 56 bouches à feu dont 8 de siège, 6 de réserve de 12, 16 de montagne de 4, et 24 de campagne de 4, plus 2 mortiers mexicains.

Après cet exposé, le général Forey mit en discussion les manœuvres à exécuter pour investir la place par des marches de flanc, toujours délicates à opérer

sous le feu de l'ennemi; enfin la détermination du point d'attaque. Sur cet objet, on discuta longuement sans aboutir. Cependant, on convint tout d'abord qu'on ne renouvellerait pas l'attaque de l'année précédente sur les forts de Guadalupe et de Loretto. Ces points écartés, il ne fallait plus songer à attaquer la ville que par le fort de Carmen, au sud, ou par le fort de San-Xavier et le Pénitencier, à l'ouest, le reste de l'enceinte se trouvant trop puissamment défendu par le feu des forts extérieurs.

Les généraux mexicains insistaient beaucoup pour que l'on choisît le fort de Carmen, assurant que c'était là le côté vulnérable de la place; mais le conseil se sépara sans avoir rien conclu, et le général, se réservant de se prononcer plus tard, expédia aussitôt ses ordres pour le mouvement général en avant.

Le général Douay devait aller occuper la petite ville d'Amozoc, qui, comme pour le premier siège, devait servir de base d'opérations et de grand dépôt à l'armée. Le général Bazaine devait échelonner sa division sur une ligne de cinq lieues de long, d'Amozoc à Nopaluca, donnant la main au général Douay et prêt à opérer un grand mouvement de concentration générale, pour le cas où l'armée mexicaine viendrait offrir la bataille en avant de Puebla. Le 9, Amozoc fut occupé sans difficulté, et le général Bazaine porta son quartier général à Acajete, au centre de sa division. Mauvais bivouac, mauvais gîte, pas d'eau. Le 15 mars, toute la division était concentrée là. Le 16, nous traversions, à notre tour, Amozoc, et toute l'armée marchait en avant, réunie sous les ordres de son général en chef.

Le soir, au bivouac de Chachapa, nous n'étions plus qu'à six kilomètres de Puebla, qu'on commençait à apercevoir des avant-postes; dans la plaine, un peu de cavalerie mexicaine était répandue pour surveiller nos mouvements. La vue de quelques-uns de nos pelotons

la fit rentrer dans la place. Le 17, de grand matin, toute l'armée s'ébranlait, pour prononcer son mouvement définitif sur Puebla. Le temps, gris et troublé, les jours précédents, par de fréquentes averses et de violents orages, s'était remis au beau, et toutes les musiques, les tambours, les clairons saluèrent le lever du soleil.

C'était magnifique!

Arrivées à un endroit appelé Amalucan, les deux divisions se séparent. La division Bazaine tourne à gauche, et marche jusqu'à l'hacienda de San-Bartholo, où elle prend position, tandis que la division Douay tourne à droite, et va s'établir sur le Cerro (monticule) San-Juan, se prolongeant de là jusqu'à la route d'Amatlan.

On aurait dit d'une pince immense, qui s'ouvrait au sud de Puebla pour aller se refermer au nord, derrière la ville.

A peine arrivés à San-Bartholo, nous déposons nos bagages, et équipés à la légère, avec un bataillon du 3^e de zouaves, deux bataillons de chasseurs à pied et une batterie d'artillerie, nous suivons le général Bazaine, qui va reconnaître le front de la place. Pendant toute cette journée, nous jouîmes du plus grandiose de tous les spectacles. Puebla, grande et belle ville, très régulière, sorte de damier gigantesque et fortifié, renfermant en quantité des couvents, des églises, de très beaux édifices, occupe exactement le centre d'une plaine en forme de cuvette évasée, dont les horizons sont bornés par les plus hautes montagnes du Mexique et par ces deux géants: le Popocatepetl et l'Istaccihuatl, qui semblent soutenir, de leurs fronts éternellement blancs, la voûte azurée du ciel. Ce bassin est semé de villages, de riches fermes, qui semblent dormir au milieu de leur splendide culture et entre des bouquets de bois.

Tout cet ensemble respire la splendeur, la richesse et la magnificence. Or, la route que nous suivions court sur les crêtes qui forment comme le rebord de la cuvette, et, bercés par le pas élastique de nos montures, enivrés par un air printanier, nous avions sans cesse devant les yeux les dômes, les clochers, les terrasses, les toitures de la ville, le panorama de ses environs. De loin en loin, un coup de canon inoffensif tiré de la place sur nous, ou quelques coups encore plus inoffensifs de carabine des vedettes à cheval dans la plaine, pimentaient nos plaisirs de touristes en nous rappelant que nous étions des soldats. Nous revînmes, le soir, coucher à San-Bartholo, éreintés, mais émerveillés. Le lendemain, nous repartîmes de grand matin pour organiser l'investissement de la moitié de Puebla, notre division se reliant, par le Cerro San-Juan, à la division Douay, qui investissait l'autre moitié.

Le général Bazaine, qui était passé maître en ce genre d'opérations, fit garder, couper et occuper, en force, toutes les routes. Nous bivouaquâmes, le soir, en vue des remparts. La nuit fut tranquille, et le lendemain l'investissement complet était terminé par l'occupation, sur notre gauche, d'un moulin où l'on échangea quelques coups de canon, et où nous retrouvâmes les troupes du général Douay, qui avait opéré comme nous, mais sur la droite. Je vins, avec mes deux escadrons de chasseurs d'Afrique, camper à portée de canon de la place, au bord d'une grande mare d'assez bonne eau, qu'on appelle la Lagune de San-Balthazar, et le général de Mirandol fit dresser sa tente au milieu de nous.

Rien n'aurait plus dû s'échapper de la place. Cependant, dans la nuit du 21 au 22 mars, par apathie, par négligence, peut-être bien par connivence, les troupes auxiliaires du général Marquez laissèrent filer 1,500 cavaliers, qui allèrent rejoindre l'armée de secours du

général Comonfort. Le fait était déplorable, car il était bien inutile de renforcer cette armée, et cette cavalerie, impuissante pour la défense des assiégés, aurait diminué leurs ressources en vivres. Après ce léger à-coup, l'investissement était hermétique, le siège pouvait commencer.